À PARAÎTRE
LE 3 MARS 2023

LA TRAME

Bombyx Mori Collectif

ÉPREUVES
NON-DÉFINITIVES

COLLECTION EUTOPIA

LA VOLTE

EUTOPIE : n. f. néologisme inventé en 1516 par l'écrivain anglais Thomas More dans son ouvrage L'Utopie et qui donne son nom à l'île imaginaire. À la différence d'***utopie*** dont le préfixe privatif u- (οὐ) et le radical tópos (τόπος, « lieu ») signifient « le lieu qui n'existe pas », le lieu de nulle part, le mot ***eutopie*** est construit avec le préfixe eu- (εὖ, « bon »), qui donne le sens de « lieu du bon », lieu idéal.

EUTOPIA : nom donné à la collection de novellas qui s'inscrivent dans un contexte de société idéale ou qui la mettent en scène.

« Les corps organisés sont des tissus plus ou moins fins, des ouvrages à réseaux, des espèces d'étoffes dont la chaîne forme elle-même la trame par un art que nous ne nous lasserions point d'admirer s'il nous était connu. »
CHARLES BONNET, *CONTEMPLATION DE LA NATURE*, 1781

« C'est qui, ces loqueteux ? »
UN ESCOUADIER DE MONTBRUNE

Première dérive

Tu as vu la tour de Lerobat, couru sous le phare de Rivailles et sur les bords de l'océan Radial, pris les caravelles qui parsèment les zones fauves, en priant pour que la soif, les Liards et les marées vertes t'épargnent. Ils ne t'ont pas épargnée. Tu as appris tant de langues, des sabirs improbables peuplés de neiges et de printemps, écumé les cités-États qui étoilent Léria, bourlingué dans leurs ceintures de misère, dans les franges de Borée et de Locres ; tu sais les nuits apeurées et les rues de crasse et d'inquiétude. Tu as vu les marées vertes déferler sur les hommes frêles, envahir leurs habitations et emporter leur vie. Et puis, quand la marée s'est apaisée, tu es allée récolter ses fruits miraculeux au fond des champs précaires comme tous les miséreux. Dans les cités suspendues d'Aléhor, tu as compris les injustices et la violence que la Symbiose réserve aux Frangeux et à tous ceux qui prétendent échapper à sa loi.

Tu as beaucoup vécu, Chiffe, pour ton jeune âge. Mais tu ne sais pas marcher. Alors, quand à Borée tu nous as vus dériver au loin, tandis que la plupart restaient là à nous contempler, admiratifs ou goguenards, toi tu as pris tes jambes à ton cou, tu as couru à notre poursuite, tu nous as suivis pour grandir dans la traînée de notre gloire. Tu cherches ton Pas désormais parmi nos milliers de pieds nomades.

Le matin se lève. Tu sors peu à peu de ton sommeil. Tes yeux s'ouvriront bientôt et tu reconnaîtras les plaines des Lamineuses. Quelque chose cloche pourtant. Ce n'est pas moi, pas ma douce

voix de Trame-songe qui rompt tes rêves. Tu as perçu un sifflement, un bougé, une bascule dans le paysage. Oui, tu l'as reconnue. Tu seras une grande cueilleuse. Ton corps s'est synchronisé sur le chaos du monde. Tu peux ouvrir les yeux, Chiffe, car la marée se lève. Reste près de nous sur la colline. Ton cœur accélère. Car il y a pire que la tempête, pire que la tornade et les typhons, il y a le sol qui se dérobe pour te dévorer, te coloniser, t'infester de pestes virales. Il y a des fongiques à terrasser les ours, des galopantes qui rattrapent les fauves. Et devant toi – mais tu ne le vois pas encore Chiffe, la marée n'est qu'un rictus sur ton visage – la sporulente bouffeuse de paysages et qui nous bande les yeux. Des ténèbres verdâtres, des brouillards qui volètent quand les poussées s'activent pour te balayer. Tu ne savais pas que la catastrophe avait tant de visages ? Bien sûr tu n'avais jamais vu d'aussi près, aussi exposée, la marée qui se lève, les poussées végétales qui fêlent le sol, font éclater la vallée comme une vulgaire croûte. C'est la vengeance de la lenteur : les grimpeuses courent à notre poursuite, les champignons infesteurs se disséminent si vite, les arbres craquent, croissent ou explosent. D'étranges fruits poussent et couvrent la plaine de couleurs inouïes. Voilà notre butin. La terre convulse, le ciel tombe : la poix végétale s'accumule, des spores toxiques s'agglutinent aux vêtements, alourdissent les capes, engluent les lunettes et les masques. Pour la plupart des Lériotes, la marée verte est un péril. Pour nous, c'est un trésor. Et le désastre une efflorescence : vois les érélynes à soufflet, les trèple-souilles, l'améloire et le faillir, les crève-de-nuit, les mija-cuir, l'antérole et les bubonières à cloche. Nous en ferons des nourritures exquises, des fripes inégalables ou, dans les allées de la contrebande et du marché noir, une monnaie d'échange pour les Lériotes. Car nous sommes pour eux d'inéluctables parias : les plantes que nous récoltons dans la marée ne se trouvent pas ailleurs. Leurs vertus nous rendent inévitables. Ils construisent

leurs habitations, leur lumière, leurs véhicules, leurs toiles et leur confort des mains de notre folie. Même les Symbiotes, dissimulés sous leurs capes, convoitent nos biens. C'est pour cela que tu es venue, j'en suis certaine, pour cela que tu nous suis, que tu trames et que tu cherches ton Pas. Car nous avançons dans les zones fauves, à la lisière de l'habitable et au cœur du vivant. Chez les sédenternes, quand la marée verte arrive, on se calfeutre, on se protège et on prie. On répand la chaux partout dans les maisons. Les cuves de biogression s'ouvrent pour aspirer le chaos.

Nous, on part à la chasse.

Notre utopie est une catastrophe.

Chiiiiiiiigieh : les oreilles se dressent, les cœurs accélèrent. *Chiiiiiiiigieh* un long sifflement qui lézarde la plaine sur des kilomètres jusqu'au campement encore assoupi. On lève la tête, on se regarde, sonnés par la nuit brève et l'annonce imminente, *chiiiiiiigieh*, le sifflement du hueur perce le brouillard et les crânes embrumés comme un clairon dans l'aube. Les plus aguerris ont compris, savent depuis le premier sifflement, peut-être même depuis la fin de la nuit, qui enfilaient sans raison les premières pièces de leur barda, tellement sûrs d'eux qu'ils reviendraient jouer les bravaches au camp dans la soirée : « T'as besoin que ça siffle ? T'as besoin des hueurs, toi ? C'est pour les traîne-petons ça, la marée ça se joue pas à l'oreille, ça se sent ces choses-là, un rien dans l'air qui bouge, de la rosée en mouvement, t'as le monde entier qui roule plus vite sous tes pattes, je la sens à des kilomètres, pas toi ? »

Lige se réveille en hâte. Il se rappelle que ce qui siffle annonce ce qui grouille : « C'est la marée, Lige ! Debout ! » lui assène Angénor, avec ses trente ans de course dans les jambes. Le garçon se lève d'un bond pour prendre, accroché à son sac, un respirateur

à filtre actif et de vieilles lunettes de protection qu'il enfile d'un geste ; ferme ses manches et ses bas de chausses en serrant des bandes de tissu traité à la colle, rive les accroches de sa capuche à son manteau. *Chiiiiiiigieh !* Le silence retombe, la foule se replie. On se frotte les oreilles pour être sûr. Quatre stridules, deux cris longs : une sporulente de niveau 4, du lourd, du toxique, de l'explosif, mais ça peut rapporter gros. Quelques cueilleurs jouent les fiers et lancent des vivats, les plus désespérés chuchotent des prières ou leur testament.

Enfin Lige était prêt. Quand il releva les yeux, il ne reconnut plus son peuple : les loqueteux étaient devenus des héros, les vagabonds des chasseurs de trésor. Sur les corps tendus, le cuir et le fer sentaient l'épopée, c'était comme si toute la Trame avait lâché ses fripes de jours maigres, ternies par la fatigue, la sueur et la lassitude, pour endosser son attirail de chasse – cuirassines aux pieds, plastrons caoutchouc à la poitrine, coudières de jais, gantières symbiotiques. Certains portaient un simple tissu au visage pour se protéger des spores toxiques, d'autres s'enfilaient de larges globes sur la tête, reliés à une pompe qui semblait les amener tout droit d'un autre monde ou du fond des océans.

On y va Lige, cours, suis ton pas ! » relança Angénor : le garçon se mit à courir, embarqué dans le galop de la meute débridée. C'était la curée et l'hallali, l'émeute et la ruée, tous couraient contre le paysage hurlant qui les attendait là-bas et, dans les cris alentour, Lige peinait à discerner la joie de la peur, la frayeur de l'enthousiasme, il suivait son peuple comme on épouse la vague mais ses yeux se voilaient, il était pris de vertige, déboussolé, incapable de se rappeler de lui ou de la marée qui était le chasseur et qui était la proie. Il courait parmi cette étrange émeute décousue, quelques-uns avaient viré géants, juchés sur leurs

échasses qui les faisaient courir à trois mètres de haut, d'autres allaient à dos de mule, beaucoup avaient sauté sur leur course-marée monté à la va-vite, une planche, deux roues, à peine un gouvernail et surtout un propulseur grâce auquel ils fendaient la plaine à toute berzingue, debout sur cet attelage de misère, sautant sur le ressort pour relancer la machine, tantôt paresseuse, tantôt se cabrant à l'approche des cailloux, des buttes et des nids-de-poule où beaucoup s'effondraient pitoyablement au milieu d'un hourra. Et à l'avant déjà il y avait les forceurs, athlètes affinés et furieux, brinquebalant de la hotte, larguant loin les trotteurs et les feignasses qui allaient à la marée comme on va aux champignons.

Partout, on craint et on chante, les diseurs de Trame s'échangent des couplets, comme régénérés par la marée qu'ils sentent frémir au plus profond de leur voix, bizarre échange des tréfonds et du larynx, de la battue et de la mélodie. Lige se mêle aux pas, aux cris et à cet autre tintamarre de métal où résonne ensemble le barda de ces héros bricolés, cliquetis de grappines, souffles d'hélices thermiques, claquements d'échasses, virevolte folle des propulseurs, hottes primesautières, cœurs à la chamade, gonflements des housses à feu, tintements des tire-toi-de-là rechargés pour bondir en cas d'accroche. En accélérant ils se multiplient, ils sont la meute courant dans la nuée, le fleuve déversé dans la mer, le nombre qui file et qui râle. La Trame entre dans la marée.

Les tisserandes, restées sur la colline au fond de leur caravane, pestaient, comme toujours, au milieu des coups d'aiguilles et renversements de mailles : « Une sporulente… Ils vont encore se prendre une dégelée. On va manger des nèfles pendant quinze jours. »